



1° lecture du livre du prophète Ézékiel (2, 2-5)

En ces jours-là, l'esprit vint en moi et me fit tenir debout. J'écoutai celui qui me parlait. Il me dit : « Fils d'homme, je t'envoie vers les fils d'Israël, vers une nation rebelle qui s'est révoltée contre moi. Jusqu'à ce jour, eux et leurs pères se sont soulevés contre moi. Les fils ont le visage dur, et le cœur obstiné ; c'est à eux que je t'envoie. Tu leur diras : 'Ainsi parle le Seigneur Dieu...' Alors, qu'ils écoutent ou qu'ils n'écoutent pas – c'est une engeance de rebelles ! – ils sauront qu'il y a un prophète au milieu d'eux. »

Nous sommes à Babylone, au début de l'Exil, lors de la 1° déportation, quand Nabuchodonosor prit Jérusalem en 597 et envoya l'élite juive au bord du « fleuve Kébar » (canal navigable qui longe l'Euphrate). Ce n'est pas encore la grande déportation d'une bonne partie des gens de Jérusalem et de ses environs, qui aura lieu dix ans plus tard.

Ce texte est une toute petite partie du long récit de la vocation d'Ezékiel (1,1–3,17) ; il concerne sa mission. C'est donc en Babylonie, que Dieu s'adresse à celui qui va devenir son prophète auprès des exilés, bien loin de sa patrie et du Temple qui est encore debout !...

C'est peut-être là, la première très bonne nouvelle, car cette expérience mystique marque un changement extraordinaire dans la pensée biblique : Dieu n'est plus assigné à résidence dans le Temple de Jérusalem, puisqu'il est aussi présent là où vivent les déportés.

Le prophète tentera de raconter son expérience fulgurante. Pour cela, il ne pourra utiliser que le langage symbolique : un univers de flammes, de feu, de pierres précieuses, de torches vivantes à visages humains, d'animaux ailés au sein duquel se déplace en tournoyant le chariot qui porte le trône de Dieu. Expérience indicible, inracontable, mais qui embrasera le cœur d'Ezékiel et l'armera pour sa mission. Car Dieu lui annonce qu'elle sera difficile !

.../... Nous pensons à tort que les exilés ne faisaient qu'un. Mais les choses n'étaient pas si simples, écrit Marie-Noëlle Thabut. Car au contact avec la culture environnante et la religion locale avec ses usages, certains abandonnèrent vite la foi juive, d'autant que si l'on veut survivre, loin de son pays, il faut s'adapter. L'intransigeance n'est plus de rigueur.

On devine à travers ces quelques versets, qu'Ezékiel aura fort à faire : *nation rebelle, révoltée contre Dieu... leurs pères se sont soulevés contre lui... visage dur, cœur obstiné, engeance de rebelles, mot répété ... !*

Ce texte contient le reproche le plus cinglant que l'on puisse faire, car le peuple y est comparé au Pharaon d'Egypte. En effet, l'expression « *le visage dur* » est la même en hébreu, qui avait caractérisé le roi d'Egypte. Suprême injure donc !

Ezékiel est alors appelé à être le « porte-parole » de Dieu, et à adresser aux déportés un message sévère... pour tenter de les secouer.

Mais, c'est précisément à travers la gravité des reproches adressés par le prophète aux exilés, au nom de Dieu, que se trouve la seconde Bonne Nouvelle de ce texte : A l'égard de ces juifs, durs et indociles, Dieu n'arrête pas son Alliance, il reste fidèle ! Quelle que soit leur attitude, d'écoute ou de refus, Dieu continue à leur envoyer sa parole : « Ils sauront qu'il y a un prophète au milieu d'eux ! »... Dieu continue de les aimer ! (M-N. T.)

Evangile selon saint Marc (6, 1-6)

Jésus se rendit dans son lieu d'origine, et ses disciples le suivirent. Le jour du sabbat, il se mit à enseigner dans la synagogue. De nombreux auditeurs, frappés d'étonnement, disaient : « D'où cela lui vient-il ? Quelle est cette sagesse qui lui a été donnée, et ces grands miracles qui se réalisent par ses mains ? N'est-il pas le charpentier, le fils de Marie, et le frère de Jacques, de José, de Jude et de Simon ? Ses sœurs ne sont-elles pas ici chez nous ? » Et ils étaient profondément choqués à son sujet. Jésus leur disait : « Un prophète n'est méprisé que dans son pays, sa parenté et sa maison. » Et là il ne pouvait accomplir aucun miracle ; il guérit seulement quelques malades en leur imposant les mains. Et il s'étonna de leur manque de foi. Alors, Jésus parcourait les villages d'alentour en enseignant.

Chez Mc, ce récit suit celui de la réanimation de la fille de Jaïre ; chez Mt, il fait suite au discours en paraboles ; chez Luc, il constitue les débuts du ministère de Jésus. La place de cette scène dans la vie de Jésus n'est donc pas sans poser problème, écrivent les P. Benoît et Boismard !

Dans le texte actuel, à l'étonnement admiratif succède un sentiment de rejet, voire d'hostilité : le verbe « choquer » indique ici, comme souvent ailleurs, un manque de foi, et un refus de reconnaître la mission messianique de Jésus. En constatant cela, celui-ci y voit la réalisation d'un proverbe ! Mais, il semble que ce revirement des auditeurs de Jésus, ne trouve sa raison d'être que dans un but littéraire : La tradition primitive ne le contenait pas.

En effet, ce qui est étonnant, écrivent encore ces biblistes, c'est que nous avons déjà trouvé, dans Mc, un récit semblable, au début de la prédication de Jésus, mais situé... à Capharnaüm ! Voici ce qu'écrivit Mc en 1, 21-22, juste après l'appel des premiers disciples : *Ils se rendirent à Capharnaüm. Et, le jour du sabbat, Jésus entra dans la synagogue et se mit à enseigner. Ils étaient étonnés de son enseignement ; car il enseignait comme ayant autorité et non pas comme les scribes.*

Il semblerait que ce récit soit l'écho d'une tradition primitive selon laquelle Jésus a été bien accueilli au début de sa prédication dans la synagogue de Capharnaüm. Ce texte a ensuite été dédoublé et reporté à Nazareth (le texte grec ne donne pas de nom de lieu, simplement « dans sa patrie » !) pour y ajouter une note péjorative qui a affecté la tonalité du récit premier. Pour quelle raison cet ajout ? Etienne Trocmé, 40 ans après l'œuvre de nos biblistes, donne une réponse :

Dans ce passage, le pays, la famille et la maison de Jésus font l'objet d'une critique qui prolonge celle du chapitre 3, e=écrit-il [voir *Une Lanterne* 124]. Ceux qui devraient être les appuis naturels de Jésus sont au contraire des obstacles sur sa route. Qu'il y ait dans tout cela une intention contre Jacques (« frère du Seigneur »), c'est l'évidence même et cela est particulièrement visible ici où il est nommé (ce que gardera Mt 13,55), alors que son nom est passé sous silence partout ailleurs dans les Evangiles canoniques. Mc ajoute ici avec plaisir cette tradition « anti-jacobine » que lui a fourni le milieu des Douze opposé à celui qui a été le chef de la communauté judéo-chrétienne de Jérusalem. En effet, il y eut une friction entre les partisans de Jacques et ceux de Pierre. Mt nous rapporte que Jésus a institué Pierre responsable des Douze, mais l'Eglise de Jérusalem était dirigée par Jacques. Lc a beau montrer Pierre prenant la parole pour décider de remplacer Judas (Ac 1,15), pour parler aux juifs le jour de Pentecôte (Ac 2,14), pour s'adresser au peuple (Ac 3,12) ou au Sanhédrin (4,8), on le voit néanmoins obligé de s'expliquer devant les judéo-chrétiens (Ac 11, 2 ...).

.../...Et lors du « Concile de Jérusalem », si Pierre prend encore la parole, Jacques parle aussi, et ce sont finalement ses propositions qui l'emportèrent !

La tradition dit aussi que Siméon, frère de Jacques, lui succéda à Jérusalem. Et St Hégésippe de Jérusalem (Père de L'Eglise du II° s.) écrit : « Il y avait encore, de la race du Sauveur, les petits-fils de Jude, qui lui-même était appelé son frère selon la chair [sic]. »

L'énumération des noms des frères de Jésus remonte certainement à une ancienne tradition où les Douze et leurs partisans tenaient à faire connaître le passé peu glorieux de quelques hommes qui leur faisaient concurrence à Jérusalem, en se réclamant de leur parenté avec leur Maître. [Rappelons que la part « dure » de cette communauté quittera la Grande Eglise (qui reconnaît Pierre comme chef) pour faire bande à part et disparaître à la fin du II° siècle.]

La mention pays, parenté, maison est une progression littéraire pour mettre en relief les plus proches comme étant les acteurs principaux du refus de reconnaître l'identité de Jésus. Le P. Brown dit que les partisans de Jacques refusèrent de croire que Jésus était le Fils de Dieu !

La difficulté, écrit Jacques Hervieux, c'est de reconnaître en Jésus un homme de Dieu, un prophète qui enseigne et fait des prodiges. Son passé, ses origines, sont dans toutes les mémoires. Il est bien trop connu pour échapper à l'image familière qu'on s'était faite de lui. Il est « le charpentier » qui, à l'époque, travaillait tous les matériaux et faisait même des maisons. Il est aussi le « fils de Marie ». C'est le seul endroit de Mc où la mère de Jésus est appelée par son prénom. Le nom du père n'est pas mentionné, même si des manuscrits portent « le fils du charpentier ». Mais on s'accorde à y voir une retouche pour parer à l'accusation qui, à partir de ce passage, disait que Jésus était un enfant naturel de Marie ! Il ne semble pas que Mc ait voulu occulter le père pour des raisons théologiques : appuyer la foi en la conception virginale. Car à l'époque où il écrit (65-70), on croyait que Jésus était devenu « fils de Dieu » lors de son baptême. L'idée d'une conception virginale ne se posait pas à Mc, elle viendra plus tard. Mt (~85) puis Lc (~90) s'en feront alors les chantres. Quant aux frères et sœurs (non nommées) de Jésus, voilà qui a fait couler beaucoup d'encre ! Certains prétendent que « le fils de Marie » permettait aux gens de Nazareth de distinguer Jésus de ses demi-frères : les enfants que Joseph auraient eu d'une autre femme !!! L'exégèse catholique dit qu'en milieu sémitique, le terme « frère » désigne aussi les cousins ou des proches parents. À quoi d'autres répondent que l'adjectif grec désigne la fratrie 'selon la chair' et non le cousinage ! La tradition protestante, se basant sur Mt 1,24 (*Joseph ... ne la connut pas jusqu'à ce qu'elle eut enfanté un fils,*) dit que Jésus a été conçu par le St Esprit, que Marie était vierge, mais qu'ensuite Joseph et Marie eurent des enfants . La tradition orthodoxe et la tradition catholique se rejoignent : vierge avant, vierge après. Voilà un petit tour d'horizon !

Les gens de Nazareth sont choqués (scandalisés) par Jésus. Mc insiste sur ce fait : Jésus est pour eux une « pierre d'achoppement » (c'est le sens grec du mot *scandale*) sur laquelle bute leur expérience humaine, écrit Michel Hubaut. Ce qu'ils connaissent de lui, les empêche de découvrir sa véritable personnalité. D'où ce proverbe qui illustre bien ce qui se passe : « Nul n'est prophète en son pays », auquel Mc ajoute famille et maison. Chez Mc, la foi est un itinéraire qui nécessite de s'ouvrir progressivement au mystère de Jésus qui se définit comme prophète et donc doit affronter les oppositions dues à cette mission-là !

Jésus est surpris par l'incrédulité de ses concitoyens. Lc supprimera cet étonnement, Mt l'estompera. Mc a tenu à le noter pour ne pas masquer les limites humaines de Jésus : il veut montrer que cet insuccès auprès des siens, après celui des responsables religieux et des foules, est dur à assumer pour Jésus et ceux qui le suivent. Mais l'évangéliste pense aussi à ses lecteurs qui vivent la même situation de rejet ou d'incompréhension au sein de leurs familles, de leurs lieux de vies. Il les reconforte en leur disant : « Courage, Jésus a connu tout cela ! »

L'Ancien Testament ne parle jamais de Nazareth. La littérature juive des premiers siècles de l'ère chrétienne, y compris l'historien Flavius Josèphe, n'en font aucune mention. Les évangiles sont les premiers à désigner ce lieu comme étant celui de la famille de Jésus. Eusèbe de Césarée, au IV^e s., le déclare encore comme un pauvre petit village de Galilée. De la période israélite, on n'a trouvé que quelques morceaux de céramique. Aucun bourg permanent n'était fondé en cet endroit.

Les fouilles révèlent qu'à l'époque romaine, donc au temps de Jésus, il y avait un petit hameau qui ne comptait que quelques familles, accrochées à un mamelon rocheux et isolé. Des grottes creusées dans ce roc et sous les maisonnettes servaient de caves, et même parfois de lieux d'habitation. C'est au-dessus d'une de ces petites maisons, munie de sa cave-grotte, que des chrétiens construisirent une première petite église au V^e s. Il n'en reste que quelques fondations de murs, et des mosaïques, dont les motifs comportent des croix. Au cours du VI^e siècle, une église plus grande fut bâtie au-dessus de la première, mais elle a été détruite, comme le village, par Baybars en 1263. (Baybars est un sultan Turc qui régna dans la région du Caire de 1223 à 1277.) Le lieu fut laissé en ruines jusqu'au XVII^e siècle, où il fut reconstruit par les croisés.

Les évangiles mentionnent la présence d'une synagogue à Nazareth à l'époque de Jésus, mais les fouilles n'en ont trouvé aucune trace. Il semble que la présence d'un lieu d'assemblée israélite en ce lieu soit une pure fiction littéraire. On notera aussi la difficulté des évangélistes qui nomment aussi ce lieu Nazara (Mt 4,13 ; Lc 4,16) et parlent de Jésus comme Nazaréen (une seule fois) ou comme Nazoréen (douze fois) !

Homélie 14° dimanche du t. o. 2018 (le 08/07 : 9h30, Luc-sur-Orbieu)

Il était une fois, dans un pays lointain, deux villages séparés par une forêt de sapins. Un cirque étranger, de passage, s'établit dans l'un d'eux. Lorsqu'arriva le tour du cracheur de feu, par mégarde, un jet embrasa de la paille. Les flammes gagnèrent la toile... Les gens eurent juste le temps de sortir. Sous l'effet du vent, les maisons de la place centrale, à leur tour, furent atteintes. L'incendie s'étendit à tout le village. La forêt elle-même était menacée.

Sans prendre le temps de changer d'habillement, le clown du cirque courut à l'autre village pour avertir ses habitants du danger imminent. Quand ils le virent arriver, tous se réunirent autour de lui. Il tenta de les avertir du danger dans sa langue, mais eux se mirent à rire de son langage. Voyant cela, le clown s'agitait remuant bras et jambes. Mais plus il gesticulait, plus on riait de lui... Son message se heurtait à un mur : ce n'était qu'un clown amusant et l'on sait qu'un clown n'est là que pour faire rire les gens ! Vous comprenez ce qui arriva !

Cette petite histoire peut nous aider à comprendre le passage de l'évangile. Jésus arrive en un lieu où il est connu en tant que « charpentier ». Tous savaient à qui ils avaient affaire. Mais vu que sa réputation l'avait précédé, on se presse pour l'écouter et on ne reste pas insensible à ses paroles. Cependant, on sait trop qui il est, et son message devient lettre morte. Or c'est la suite du texte qui doit nous interroger. Car Marc nous dit que Jésus ne pouvait accomplir aucun miracle mais ajoute qu'il guérit seulement quelques malades en leur imposant les mains. Imposer les mains sur les malades et les guérir ne tiendraient-ils pas du « miracle » ? Pour nous aider à comprendre, l'évangéliste ajoute : « Il s'étonna de leur manque de foi ».

La rencontre de Jésus ne se réduit pas à des retrouvailles avec un enfant du pays dont on sait déjà qui il est. On n'a rien à apprendre de quelqu'un que l'on a catalogué. Ainsi les villageois du conte réduisaient le clown aux pirouettes dont ils le savaient capable. Ils n'entendaient pas, qu'en réalité, il était porteur d'un message pour leur sauver la vie. De même, cette foule de l'évangile a son idée sur Jésus. Or, elle avait pourtant à découvrir en lui quelqu'un d'autre qu'un charpentier : Celui qui venait leur parler du Royaume. Le message n'a pu passer. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Que voir Jésus guérir un malade est une chose. Mais reconnaître que la rencontre du malade avec Jésus est en réalité une rencontre avec Dieu, c'est autre chose : c'est un acte de foi. Ainsi donc, une guérison n'est un miracle que si les témoins la perçoivent comme un signe de la puissance divine, comme un accueil du « Royaume ».

Mais aujourd'hui encore, à chaque lecture d'une page d'Évangile, les paroles et les gestes de Jésus viennent jusqu'à nous. D'où cette question : Chrétiens qui lisons et écoutons ne sommes-nous pas trop familiarisés avec les textes ? Car, avec le temps, nous les connaissons. Nous savons d'avance ce qu'ils vont nous raconter. Or ces textes sont une médiation à travers laquelle la Parole de Dieu cherche à nous rejoindre. Nous, nous nous arrêtons au texte, et nous imaginons tout savoir une fois pour toutes, comme les villageois, vis-à-vis du clown, comme les Nazaréens vis-à-vis de Jésus.

Il nous faut donc changer cette façon de concevoir les Écritures : Puisqu'elles sont une médiation entre la Parole de Dieu et nous, nous ne devons pas nous limiter à ce qui est écrit. N'enfermons donc pas l'Évangile dans nos images comme les villageois enveloppaient le clown dans le rôle qu'il est censé jouer, ou Jésus, dans son métier de charpentier. Entrer dans la foi n'est pas chercher à découvrir des appels dans l'Évangile, mais à laisser la Parole nous rejoindre, pour implanter en nous son « logiciel », afin qu'elle nous parle et nous transforme.

Lorsque naît la foi, la Parole ne peut qu'ouvrir nos yeux sur le monde. Elle nous fait découvrir que le mystère de l'être humain est inséparable de celui de Dieu. La Parole nous contraint à reconnaître les drames de notre monde. Elle nous oblige à ne pas ignorer le mépris qui menace l'étranger, l'angoisse du travailleur qui court le risque de perdre son emploi, le désespoir du jeune qui ne trouve pas de boulot. Je vous laisse continuer la liste.

Nous manquons de foi si, devant le spectacle du monde, nous n'entendons pas le message de ceux qui nous crient encore aujourd'hui : « J'ai faim, j'ai soif, ... ; je suis persécuté pour ma foi, rejeté de mon pays ; je suis isolé, abandonné, ... je n'en peux plus ! » Écouter la Parole et vivre la foi ne peut que nous tourner du côté où la vie est menacée. Dans la mesure où nous répondons, nous entrons dans l'amour. L'espoir peut alors renaître autour de nous et l'espérance éclaircir l'Horizon de ceux qui sont dans l'épreuve, car lorsque l'amour jaillit, le Royaume de Dieu aussi !